

L'Internationale TERRORISTE



JACQUES KAUFMANN

PLON

**L'INTERNATIONALE
TERRORISTE**

16° G

4411

Du même auteur

Mourir au Pays Basque, la lutte impitoyable de l'E.T.A.
Plon, 1976,

JACQUES / KAUFMANN /

92
42

L'INTERNATIONALE TERRORISTE



PLON



Maquette : LORIS

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code Pénal.

© Librairie Plon/Gecep, 1977.

ISBN 2-259-00271-4

CHAPITRE I

UNE REUNION QUI TOURNE COURT

« Secrétariat général de l'OPEP (1)! Nous sommes attaqués... ! »

Edith Heller, accroupie derrière la table de son standard téléphonique, n'a pas le temps de poursuivre. Son téléphone vole en éclats, frappé de plein fouet d'une rafale de mitraille. Six inconnus ont surgi : cinq hommes et une femme, bardés d'engins de guerre, mitraillettes, pistolets, grenades.

La femme surtout est terrifiante : 1 m 60, un visage blafard, avec des yeux gris bleu impitoyables, presque cachés par un bonnet de laine grise. Des yeux de démente. Elle vient d'abattre, derrière la double porte vitrée de la réception, un inspecteur de la police viennoise de 60 ans qui tentait de lui arracher son arme. Anton Tichler, un petit homme aux cheveux blancs, était le seul policier de la ville à parler persan et arabe et il connaissait tous les employés de l'OPEP. On l'affectait d'office au secrétariat général dès que s'y déroulait une réunion d'importance.

— Où se trouve la salle de conférence ?

Edith désigne d'un geste le couloir qui mène à la salle où se déroulent les débats de la 46^e réunion de l'organisation. La plus étonnante prise d'otages de l'histoire moderne vient de commencer.

(1) Organisation des pays exportateurs de pétrole.

*
**

A la direction de la Bundespolizei, l'employé de garde au standard s'est vite ressaisi. Après avoir tenté pendant quelques secondes de rétablir la liaison avec Edith Heller, il déclenche l'alarme. Les coups de téléphone se succèdent d'ailleurs au siège de la police : à 11 h 45, deux appels viennent confirmer qu'il ne s'agit pas d'une mauvaise plaisanterie.

Enis Attar, un employé de l'OPEP, et l'inspecteur Josef Janda, de garde au siège du secrétariat, ont entendu eux aussi des cris et des coups de feu. Ils demandent du renfort. Les policiers de la Bundespolizeidirektion perçoivent aux écouteurs des rafales de mitraillette, mêlées aux appels de leurs collègues.

Vienne est déserte. C'est aujourd'hui dimanche. Le 21 décembre 1973, quatre jours avant Noël. Une matinée glaciale. Seuls quelques irréductibles traînent le long des boutiques de luxe de la Kärtnerstrasse, une rue piétonnière qui fait la grande fierté des Viennois.

Devant le 10 Karl Luger Ring, les tramways continuent de glisser dans un bruit de ferraille, tandis que passent de rares voitures projetant sur les trottoirs des gerbes de boue neigeuse. L'OPEP occupe les deux premiers étages du 10. Le reste de l'immeuble est loué à l'ambassade du Canada, et à diverses sociétés : Texaco, et une firme japonaise. Pas de luxe inutile, pas d'étalage de puissance : les rois du pétrole ont tenu, semble-t-il, à la discrétion. Une petite plaque, près du portail, indique seulement : « OPEP » et les étages correspondants.

Edith Heller, jette un regard furtif sur les membres du commando. Le chef — celui qui, tout au moins, semble diriger les opérations n'est manifestement pas un Arabe : grand, un profil d'aigle avec un nez brusqué, des cheveux cachant la nuque, coiffés vers l'arrière, « Salem » — c'est ainsi que ses camarades l'appellent — porte un béret basque sur la tête, un pantalon marron clair, un pull-over gris clair et une veste

de cuir marron. Depuis quelques semaines, il se laisse pousser le bouc, les moustaches, et les côtelettes : le résultat n'est pas très convaincant, la barbe n'est pas encore très drue.

A ses côtés, un Européen coiffé d'une grosse toque de fourrure : un jeune homme lui aussi, un peu plus petit, avec un visage ovale, un teint blafard et de grosses lèvres surmontant un petit menton pointu. Une expression rusée et des yeux gris bleu sans pitié, proches de ceux de la jeune femme. Les autres hommes sont des Arabes...

Le commando ne perd pas son temps : en quelques secondes tous les employés présents sont poussés, mitrailleuse au dos, vers la salle de conférence.

Ali Hassan Khafali, l'un des gardes, tente de s'interposer : c'est un Arabe. Peut-être cela représente-t-il un atout ! Il se précipite sur « Salem » pour lui arracher son arme. Une rafale de mitrailleuse crépète à nouveau : la jeune femme au bonnet de laine a appuyé sur la détente pour venir en aide à son camarade. Ali s'écroule dans le sang.

Les journalistes qui s'étaient précipités vers le premier étage dès les premiers coups de feu refluent vers le rez-de-chaussée. Ils ont buté sur le corps du policier baignant dans son sang et n'osent pas entrer dans la salle de réception. Les terroristes tirent en tous sens, en l'air, sur les murs, poussant leurs otages en direction de la salle de conférence décorée des 14 drapeaux des pays de l'OPEP. Rassemblés autour d'une table rectangulaire, les ministres discutaient de la formule de prix de base du pétrole brut lorsque les premiers coups de feu les ont fait sursauter.

Un moment de stupeur, « Salem » surgit l'arme à la main. Il vient d'abattre un membre de la délégation lybienne qui tentait d'arrêter le commando. Tirant en l'air une rafale de mitrailleuse, il ordonne aux délégués de se coucher sur le sol. En quelques secondes, les rois du pétrole sont allongés par terre.

Il y a là les deux ennemis mortels des « progressistes arabes », les représentants de l'Arabie saoudite et de l'Iran. L'élégant cheikh Ahmed Yamani et le Dr Amuzegar, mais

aussi les ministres du Pétrole ou de l'Energie de neuf autres pays : l'Algérien Belaïd Abdesselam, l'Equatorien Jaime Villavicencio, le Gabonais M'Bouy Boutzit, le Vénézuélien Valentin Acosta, etc. jamais une prise d'otages n'avait réuni autant de personnalités de premier plan. L'un des membres de la délégation koweïtienne serre son bras ensanglanté : une balle l'a atteint près du poignet. Personne ne tente de résister : les terroristes qui sont entrés dans le bâtiment de l'OPEP avec des sacs de sport ont assez de grenades et de charges de plastic pour faire sauter tout l'immeuble.

Dès que l'alerte a été donnée la direction de la police viennoise a dépêché sur les lieux un commando de choc : huit policiers casqués, équipés de gilets pare-balles, qui arrivent au 10 Karl Lüger Ring 5 minutes seulement après le début du drame. Le corps d'Anton Tichler bloque l'ascenseur !

Trois hommes se ruent par l'escalier, le pistolet mitrailleur à la main, en direction du premier étage ; une rafale les accueille.

Les terroristes ont aperçu la voiture des policiers et pensent que ceux-ci vont tenter une percée : ils balayent le palier avec leurs mitraillettes.

A quelques mètres, la tête dans la poussière, allongés sur le sol, les délégués de l'OPEP surveillés par « Salem », entendent le bruit du combat : la délivrance est-elle proche ? Les terroristes cernés vont-ils accepter de se rendre ?

Rien pourtant dans leur attitude ne le laisse présager ! Tout au plus, peut-on noter chez certains des signes de nervosité. L'un des membres du commando, un jeune Arabe, ne donnant pas l'impression d'avoir plus de 19 ans, joue fébrilement avec un cordon bickford relié a une forte charge de plastic.

Les otages sont prévenus :

— Obéissez au doigt et à l'œil ! Sinon, tout sautera !

Chargé de surveiller les charges de plastic et les prisonniers, le jeune Arabe est visiblement dans un état second, braquant par instants ses pistolets sur les otages comme

s'il s'apprêtait à faire feu. « Salem » au contraire reste parfaitement calme : d'un calme de professionnel. « Il a toujours parfaitement contrôlé ses nerfs » racontera plus tard l'une des secrétaires de l'OPEP. « Il domine parfaitement toutes les situations ».

Le jeune homme reste, même en pleine action, d'une rare politesse. Karin Wetter, une secrétaire allemande, est en train de taper à la machine quand éclatent les premiers coups de feu. « Salem » entre dans son bureau, le sourire aux lèvres, la mitraillette à bout de bras, le doigt sur la détente.

— Sortez de là, ou je vous tue.

La jeune femme ne se le fait pas dire deux fois. Quelques minutes d'hésitation, et « Salem » aurait certainement appuyé sur la détente... avec le même sourire énigmatique.

Les otages couchés sur le sol n'ont guère le loisir d'observer sa physionomie. La plupart, la nuque par terre, ont les yeux fixés au plafond. Le cheikh Yamani, prie et murmure doucement des versets du Coran :

« Il sera dit à l'âme sans reproche : Retourne vers ton maître, satisfaite et calme, sans remords, et plaisante à Dieu ! Mêlé-toi à ses fidèles ! Entre dans mon paradis. »

Yamani, qui a pourtant fait la plupart de ses études aux Etats Unis n'a pas oublié les textes sacrés.

D'autres se sont allongés si précipitamment sur le sol, qu'ils sont à plat ventre la barbe dans la poussière. Tous tentent d'interpréter les claquements des armes automatiques qui résonnent dans l'immeuble.

L'un des policiers, appartenant à l'unité d'élite dépêchée par la police viennoise, a réussi à entrouvrir pendant quelques instants la porte rouge vif qui mène au palier du premier étage. Mais les terroristes ont surpris sa manœuvre. Très vite, celui qui est de garde dans la réception plonge la main dans sa poche et en tire une grenade, en jurant en allemand. Il la dépouille et la lance doucement dans leur direction : elle explose dans un bruit d'enfer à moins de six mètres de l'inspecteur Leopolder. Celui-ci fait un bond. Miraculeusement indemne, il réplique instantanément, arro-

sant avec son pistolet mitrailleur le palier, en direction de la porte du secrétariat : un cri de douleur lui parvient. A-t-il fait mouche ?

Le silence se fait.

Dans la salle de conférence, les otages sont toujours plaqués sur le sol : les terroristes ont-ils abandonné le combat ? Si ceux qui gardent la porte d'entrée ont été abattus, que vont faire ceux qui les gardent, ici, dans la salle de conférence ? Que va décider cet inquiétant « Salem » qui paraît si sûr de lui ? Va-t-il les exécuter par représailles ?

Les policiers, eux aussi, s'interrogent : pourquoi les terroristes ne tirent-ils plus dans leur direction ? Kurt Leopolder a-t-il fait mouche ? Les membres du commando qui bloquent la porte de la réception sont-ils blessés, morts ?

Quelques secondes passent...

Leopolder décide d'en avoir le cœur net

— Couvrez-moi ! lance-t-il à ses collègues.

D'un bond il s'élance l'arme au poing sur le palier menant à la double porte vitrée qui débouche sur la réception. A peine entre-t-il, qu'une rafale de mitraillette claque à quelques mètres. Le policier s'écroule grièvement blessé.

Ses collègues décident alors d'arrêter le massacre. Ils sont en effet à découvert : leurs adversaires n'ont qu'à les attendre pour les abattre l'un après l'autre, dès qu'ils tenteront de pénétrer dans la pièce.

Leopolder respire faiblement : il est allongé sur le sol, ensanglanté, près d'un terroriste, blessé lui aussi. C'est l'Européen à la toque de fourrure et aux grosses lèvres : il râle, les yeux à demi clos, la main entrouverte. Comme s'il s'appêtait à lancer à nouveau une grenade en direction du policier. Une large tache de sang macule sa chemise à la hauteur du ventre.

Dans la salle de conférences, les otages terrorisés ne savent que penser. Sont-ils prisonniers d'agents israéliens ? « Salem » le chef du commando avec son nez busqué leur semble correspondre à un type sémite... mais celui-ci tient à mettre les choses au point, allant même jusqu'à plaisanter.

— Ce n'est quand même pas ma faute si j'ai une tête de juif.

Ministres et employés de l'OPEP n'en sont pas pour autant éclairés. Si « Salem » n'est pas un agent israélien, que diable fait-il ici ? Pourquoi s'être attaqué à ses « frères » ? Quels sont ces hommes qui ont choisi une réunion dominée par les pays arabes pour monter cette opération ?

— Allez ! tout le monde debout !

« Salem », encore une fois a glapi un ordre.

— Quel désordre ! lance-t-il à l'une des secrétaires en balayant du regard la salle de conférence. Une grenade a explosé en plein milieu, déchirant le plancher. Les portes d'entrée sont lacérées de balles. A voir la scène, on pourrait penser qu'une véritable bataille rangée s'est déroulée à l'entrée du commando : et pourtant il n'en a rien été. Si les terroristes ont tiré, ce n'est que pour intimider leurs otages et convaincre les policiers qu'ils étaient prêts à aller jusqu'au bout.

Mais que veulent-ils donc ?

L'un après l'autre, les délégués se relèvent. Soixante-deux personnes, dont onze ministres. Les uns s'essuient le visage d'autres secouent leur barbe. Certains font mine d'épousseter leurs vêtements. Aucune plainte, aucune protestation. Tous semblent accepter leur sort, obéissant machinalement aux ordres. « Salem » décide de diviser les otages en quatre groupes. Dans le premier, tout le personnel européen de l'OPEP, dans le second les représentants des pays participants à la conférence et considérés comme « neutres » vis-à-vis du problème palestinien, dans le troisième, les délégués des pays « amis » (Irak, Algérie, Libye) dans le quatrième enfin, les représentants des pays « ennemis », « impérialistes » : Iran, Arabie Saoudite, Emirat de Qatar...

— Quel est le chef adjoint de la délégation d'Arabie Saoudite ?

La voix calme de « Salem » résonne dans la salle.

Abdul Aziz al Turki, vice-ministre du Pétrole du royaume se lève.

D'un geste, il lui ordonne de s'éloigner de ses collègues. Le jeune terroriste vient d'abattre ses cartes : si le commando n'obtient pas satisfaction, les premiers à mourir seront les délégués iraniens et saoudiens.

Mais que veulent-ils donc ? A 12 h 50, l'un des otages, le ministre algérien de l'industrie et de l'énergie M. Belaïd Abdesselam est chargé par les terroristes d'entrer en contact avec les autorités autrichiennes. Il quitte la salle de conférence et fait connaître aux policiers leurs premières exigences : un appareil de radio, 25 mètres de corde pour ligoter leurs prisonniers, et des ciseaux.

Les policiers qui ont pris position sur le Ring, protégés par des gilets pare-balles, des casques, et l'arme à la bretelle, s'écartent pour laisser passer des civières. L'une transporte un cadavre : celui de l'inspecteur Tichler ; les deux autres des blessés. L'inspecteur Leopolder, et le jeune terroriste frappé de plein fouet d'une rafale de pistolet mitrailleur qui se fait appeler « Henry ». Il a assez d'énergie pour ordonner aux policiers de le ramener auprès de ses camarades : sinon ceux-ci feront sauter l'immeuble de l'OPEP avec tous les otages.

Le ministre algérien du pétrole qui fait la navette entre le commando et les autorités autrichiennes confirme cette résolution. Les terroristes ne quitteront pas Vienne sans leur camarade. « Henry », avec une balle dans la cuisse et une autre dans la région du pancréas, restera trois heures et demie sur la table d'opération avant de repartir avec ses camarades.

Mais ce n'est pas la seule exigence du commando : peu après trois heures de l'après-midi, le ministre sort à nouveau du secrétariat de l'OPEP, tenant à la main un long communiqué en français. Si les autorités autrichiennes n'acceptent pas de le faire lire à la radio, le commando exécutera un otage chaque quart d'heure. Le texte est signé : « Bras de la Révolution Arabe ». Une organisation dont personne auparavant n'avait jamais entendu parler, en fait

un nom d'emprunt du Front Populaire de Libération de la Palestine.

Abdessalam remet en outre aux autorités autrichiennes un texte de 16 lignes soigneusement écrit par l'un des secrétaires sous la dictée de « Salem ». Rédigé en anglais, il est parsemé de tournures hispaniques.

« Nous demandons la lecture de notre communiqué sur le réseau de la radio et télévision autrichienne toutes les heures d'ici deux heures.

« Un grand car avec des fenêtres voilées de rideaux doit être prêt à nous conduire à l'aéroport de Vienne demain à 7 heures. Là un DC9 aux réservoirs pleins avec trois hommes d'équipage doit être prêt à nous conduire à notre destination avec nos otages.

« Tout retard, provocation, ou tentative d'approche non autorisée sous quelque prétexte que ce soit mettra en danger la vie de nos otages. »

Le communiqué du « Bras de la Révolution Arabe » — un texte de sept pages — est lui en français, truffé de formules abstraites et gauche dans sa formation. Tout laisse à penser qu'il s'agit là d'une traduction.

« Il est maintenant clair pour tout le monde que la cause arabe décisive à travers la question palestinienne et subissant ses conséquences fait l'objet d'un complot de taille visant à faire reconnaître la légalité de l'existence sioniste sur notre terre et à consolider la division, la faiblesse et les dissensions dans la patrie arabe et particulièrement dans la région environnant la terre arabe palestinienne occupée et ce pour permettre à l'Etat de l'agression sioniste d'exécuter ses projets. » C'est la première phrase et tout le reste est écrit dans le même style. Des phrases qui n'en finissent plus, gonflées de formules toutes faites, que les autorités autrichiennes ont besoin de relire plusieurs fois pour en comprendre le sens.

Deux idées force s'en dégagent cependant : le « Bras de la Révolution Arabe » semble être aussi hostile aux nations qui soutiennent l'impérialisme américano-israélien, qu'à l'Etat

hébreu lui-même. Il stigmatise « ces régimes qui ont commencé à craindre la force croissante de la résistance palestinienne (...), se sont tournés vers leurs maîtres américains et ont mis à leurs pieds la plupart des richesses pétrolières du monde arabe.

« Ce complot conçu par les forces sionistes, impérialistes et réactionnaires arabes (...) n'aurait pas trouvé le chemin libre et facile sans l'absence d'une attitude décisive des masses arabes. Ces masses que les régimes arabes se sont efforcées de mener à un état de désespoir, d'épuisement et d'indifférence.

« "Le Bras de la Révolution Arabe", mouvement qui groupe des combattants de tous les pays arabes et qui est l'expression de la conscience de la nation arabe et de la profonde compréhension de son destin et de son avenir a décidé au nom du peuple arabe et de son avant-garde révolutionnaire de faire face au complot, de frapper ses piliers et d'appliquer une sanction révolutionnaire à toutes les personnalités et les partis qui y ont participé. »

Pour prouver que le commando a bien l'intention de faire sauter l'immeuble si son communiqué n'est pas lu à la radio et à la télévision, « Salem » installe dans la salle de conférences une bombe, munie d'un dispositif électrique de mise à feu. Les terroristes se relaient auprès du détonateur.

La nuit tombe, les lumières s'allument.

Soudain « Salem » lance un cri :

— Je suis Carlos, le fameux « Carlos » !

Le jeune homme exulte presque en dévoilant son identité.

— Carlos, oui c'est moi Carlos !

Les ministres prisonniers rassemblent leurs souvenirs : Carlos... le « tueur de la rue Toullier », ce jeune Vénézuélien qui avait abattu deux inspecteurs de la DST — le contre-espionnage français — en juin 1975 ; « Carlos », le « cerveau » de la prise d'otages à l'ambassade de France à La Haye où un commando de l'Armée Rouge avait échangé la liberté de l'ambassadeur de France et d'autres otages contre

celle d'un de leurs camarades en prison à Paris ; Carlos, l'homme de Georges Habache, le « patron » du Front Populaire de Libération de la Palestine, l'ennemi juré d'Israël et des régimes « impérialistes » du Moyen-Orient.

Le cheikh Yamani a sursauté : il sait qu'il figure depuis de nombreuses années sur la liste des hommes à abattre du Front, et demande à Carlos la permission d'aller chercher une feuille de papier, pour écrire une lettre d'adieu à sa famille. L'autorisation lui est accordée et le ministre commence à rédiger son testament. Avec soin : il sait que le jeune Vénézuélien n'a jamais « bluffé ».

Le Karl Luger Ring est maintenant désert : la circulation des tramways et des automobiles a été déviée. Les rues sont lugubres. Seuls quelques petits groupes de badauds et de journalistes piétinent dans la neige boueuse à quelques dizaines de mètres de l'entrée de l'immeuble assiégé, suivant des yeux les ombres qui se profilent parfois aux fenêtres du premier étage : des terroristes, des otages ? Les tireurs d'élite de la police viennoise retiennent leurs doigts, crispés sur la détente des fusils à lunette. Personne n'ose tirer de peur de tuer un innocent ou de déclencher un massacre. Et tandis que les minutes passent, les commentaires fusent, sarcastiques.

Quatre policiers pour veiller sur la sécurité des délégués de l'OPEP ! Un immeuble où tout le monde pouvait entrer pratiquement sans contrôle. Les terroristes ont pu s'offrir la coquetterie de saluer le policier « de garde » au rez-de-chaussée avant de prendre l'ascenseur pour monter au premier étage ! En s'assurant auprès des journalistes stationnant dans le hall que la réunion était encore en cours !

Mais le secrétariat général de l'OPEP avait lui-même indiqué aux autorités autrichiennes qu'il était inutile de renforcer la surveillance. Qui donc irait s'attaquer à l'OPEP dont la plupart des membres sont des pays arabes ? Dans un pays où l'extrémisme a peu d'adeptes et dont la jeunesse, nettement moins politisée qu'en France ou en Allemagne, n'avait connu ni mai 68 ni « Bande à Baader ». Bien sûr, la Sûreté

autrichienne possédait dans ses archives des liasses de tracts régulièrement distribués par des groupes d'étudiants pro-palestiniens, mais personne — pas même à l'ambassade d'Israël — ne les prenait au sérieux. Non, Vienne, à la différence de Paris, n'était pas un haut lieu du terrorisme international. Pour beaucoup d'Autrichiens, et pour les policiers en particulier, l'attaque d'un train d'émigrants juifs soviétiques, en 1973, près de la frontière tchécoslovaque, n'était plus qu'un mauvais souvenir, un événement « anormal »...

Carlos, qui sait que les policiers gardent leurs armes pointées sur toutes les fenêtres de l'édifice, estime qu'il ne faut courir aucun risque. Il ordonne à l'une des secrétaires d'aller fermer les rideaux... Karin Wetter hésite : elle a peur. Et si les policiers la confondaient avec l'un des membres de la bande, et tiraient ?

— Ils n'oseraient pas, réplique Carlos.

Et s'ils osaient ? Carlos n'envisage-t-il pas au fond de lui-même cette hypothèse puisqu'il ne s'approche pas des fenêtres ? Ne craint-il pas que son profil d'aigle n'ait frappé l'un de ceux qui l'ont vu monter tout à l'heure à la tête de sa bande et que les policiers le reconnaissant, ne tentent de faire mouche ?

— Ils n'oseront pas !

Karin tire aussi rapidement que possible le grand rideau foncé de la salle de conférence, non sans jeter à la dérobée un regard sur le chef du commando. Ce nez busqué, ces cheveux noirs... est-ce vraiment lui, cet insaisissable Carlos ?

En fin de journée, un diplomate arabe vient offrir son aide aux autorités autrichiennes : c'est le chargé d'affaires de l'ambassade d'Irak à Vienne, M' Riyadi al Azzawi. Le commando avait réclamé la présence de l'ambassadeur libyen, mais accepte inalement qu'il soit remplacé par l'envoyé de Bagdad.

Al Azzawi n'a pas de chance : il fait porter aux otages et aux terroristes des sandwiches de rôti de porc, une viande dont la consommation est strictement interdite par la loi coranique.

Seuls les otages autrichiens en profitent... Le « Bras de la Révolution Arabe » et les ministres arabes attendront l'arrivée de poulets rôtis.

Quelques heures plus tard, Carlos ordonne à nouveau à Karin d'aller fermer les rideaux d'une pièce voisine. La jeune femme obéit encore en silence, et se met en marche comme une automate. Soudain elle trébuche ; son pied a buté contre une masse inerte. Elle sursaute : c'est le cadavre du délégué libyen.

La jeune femme hurle. Elle est incapable d'enjamber ce corps encore chaud.

— N'ayez pas peur ! celui-là au moins ne vous fera aucun mal !

Une voix ironique résonne derrière elle. Carlos est tout près.

— Allez !

Il a une voix sereine. Un instant encore pourtant, la jeune femme demeure figée. Ses muscles refusent de lui obéir. Mais le « Chacal » a une mitraillette à la main !

Surmontant son dégoût, elle s'avance vers la fenêtre le plus doucement possible, comme si elle craignait de réveiller le mort aux yeux vitreux, qui la fixe dans un rictus de douleur. Carlos lui, hausse les épaules...

A 18 h 22, le gouvernement autrichien décide d'accéder à la demande des terroristes et fait diffuser par la radio et la télévision autrichienne le texte du communiqué du « Bras de la Révolution Arabe ». Le texte est lu toutes les deux heures jusqu'à 4 heures du matin... Le chancelier autrichien Kreisky craint sans doute que les terroristes ne manquent l'une des diffusions...

Peu à peu les otages s'endorment. Aussi curieux que cela puisse paraître, presque tous trouvent le sommeil, épuisés par la tension nerveuse subie depuis la fin de la matinée. Fuyant vers le rêve...

Le délégué d'Arabie Saoudite respire : il sait qu'il ne sera pas le premier à mourir ce soir.

Reste la deuxième exigence du commando : partir le len-

demain matin de Vienne, par avion, vers la destination de son choix avec ses otages.

Sur ce point aussi, le chancelier Kreisky donne son accord. Le gouvernement autrichien, expliquera-t-il, après le drame, n'avait pas le choix. Il ne pouvait mettre en jeu la vie de plusieurs dizaines de personnes en tentant d'empêcher le commando de se soustraire à la justice. Kreisky qui, en 1973 déjà, avait accédé à la demande d'un commando, de terroristes, lors de l'attaque d'un train d'émigrés juifs en provenance d'URSS, pose seulement trois conditions.

D'abord, il demande à tous les otages de lui signer une sorte de décharge. Car c'est bien de cela qu'il s'agit. Comment désigner autrement les déclarations écrites que lui font parvenir les ministres prisonniers reconnaissant qu'ils acceptent de quitter le pays en compagnie du commando ? Cependant le chancelier demande que soient remis en liberté avant leur départ de Vienne tous les employés de l'OPEP habitant en Autriche. Enfin, troisième condition : le commando devra donner sa parole de libérer tous les autres otages dès qu'il sera arrivé dans le pays de son choix. Kreisky fait-il confiance à Carlos ? Ou est-ce seulement pour se donner bonne conscience ? Comment imaginer en effet que le commando se sente lié par cette promesse ?

Karin Wetter, elle, ne ferme pas l'œil de la nuit. Profondément religieuse, elle passe plusieurs heures à prier en silence. Pendant quelques minutes, au début du drame, elle a échafaudé des projets d'évasion. Mais elle y a bien vite renoncé : comme les autres otages, elle s'est résignée.

A six heures, Karin est tirée de sa torpeur par des coups de sifflets provenant du Ring, par des grondements de moteurs.

— Et maintenant, vous allez nous tuer ?

La jeune fille, au bord des larmes, lève les yeux vers Carlos. Bien sûr, elle sait, comme les autres otages, que le communiqué du « Bras de la Révolution Arabe » a été lu à la radio, mais elle ignore tout des autres conditions. Peut-être les Autrichiens n'ont-ils pas accepté de laisser partir le commando ?

Ces bruits sont-ils le prélude du drame final ? Les policiers qui cernent l'immeuble vont-ils se ruer à l'attaque ?

Oui, c'est bien cela ! La police va tenter d'abattre les terroristes avant que ceux-ci ne puissent prendre l'avion.

Karin prête l'oreille aux bruits de la rue. Elle attend avec angoisse les premiers coups de feu, les premières rafales de mitraillettes. Rien ! Rien que des bruits de moteur, des voix étouffées qui lui parviennent depuis le trottoir.

— Alors, vous allez nous tuer ?

Si la police attaque, le commando va tenir sa parole et liquider les otages. La jeune femme qui n'a pas dormi de la nuit grelotte de froid, au bord de la défaillance.

Carlos, par contre, demeure d'un calme olympien : c'est un chef, un meneur d'hommes. Le « cerveau ». A aucun moment, il n'a perdu la maîtrise de lui-même, même lorsqu'il a abattu d'une rafale de mitraillette l'un des membres de la délégation libyenne. Il a simplement haussé les épaules en regardant son cadavre.

C'est un professionnel parfait, pour qui rien ne compte à part son « travail » inscrit dans le sang.

— Mais non ! tout le monde sortira vivant d'ici, à condition d'obéir.

Il répond calmement, du même ton qu'il aurait employé dans un salon londonien pour rassurer une jeune femme effarouchée par un bruit insolite.

Carlos en effet, ne veut pas de « fausse note ». Pas de bousculade, pas de tentative de fuite ! Ses hommes n'ont pas les nerfs trempés dans le même acier que lui : peut-être se laisseraient-ils aller à presser la détente de leurs armes. Le « Chacal » n'a pas besoin du cadavre d'autres Arabes.

Une idée lui traverse l'esprit. Il va ordonner à chacun des otages de transporter avec lui une chaise. Quelle étrange idée ! Et pourtant, ainsi encombré, qui serait assez fou pour tenter une sortie, alors que chacun aura bien du mal à avancer à pas compés en évitant de heurter la chaise de son voisin. Les représentants des rois du pétrole, obéissant sans mur-

mure, forment devant le jeune Vénézuélien un étonnant défilé.

Le véhicule exigé par les terroristes stationne devant la porte de l'immeuble ; c'est un bus jaune de la Bundespost avec des rideaux tirés sur les vitres, côté passagers. Carlos a été catégorique : le jeune terroriste a sans doute peur que les policiers autrichiens ne tentent de l'abattre avec ses complices sur la route de l'aéroport. Par prudence, il inspecte le véhicule avant de commencer l'embarquement.

— Tout va bien !

Il ne peut réprimer un sourire de satisfaction. Un tapis rouge, et l'embarquement des otages et du commando pourrait ressembler au départ d'une délégation officielle...

Les membres du commando se montrent moins nerveux. Le jeune Arabe qui pendant toute la nuit n'avait pas cessé de jouer avec la mèche des explosifs a jeté le cordon à terre. La jeune femme qui quelques heures auparavant abattait l'inspecteur Tichler, puis un garde de l'OPEP, semble, elle aussi, plus calme. Elle engage le cran de sûreté de son revolver.

Les représentants des émirats du golfe persique, de l'Iran, de l'Arabie Saoudite, les yeux rougis par le manque de sommeil, blafards, les traits tirés, montent en silence dans le bus. L'un des terroristes surveille les opérations d'un air dégagé, sa mitraillette à bout de bras.

— Vous voyez bien que nous ne vous avons pas tué !

Carlos envoie un dernier sourire à la jeune Karin. Le chef du « Bras de la Révolution Arabe » peut être fier. Toutes ses exigences ont été satisfaites. Il a même obtenu que l'Européen blessé au ventre au cours des premières minutes du drame le rejoigne dans l'avion.

— Nous le voulons, mort ou vivant !

Le chargé d'affaires d'Irak n'avait laissé aux autorités autrichiennes aucun doute à ce sujet. Le commando ne quitterait pas Vienne sans « Henry ». Alimenté par des bouteilles d'oxygène, il est conduit à l'aube vers le DC9 des lignes aériennes autrichiennes.

Le convoi s'ébranle. Assis près du chauffeur l'un des tueurs

agite triomphalement sa mitraillette en faisant des signes aux badauds agglutinés à quelques centaines de mètres de là. Les otages, eux, sont silencieux.

Le chauffeur de l'autobus perd pourtant son calme quelques minutes après avoir quitté le Karl Lüger Ring.

— Enlevez ce sac de là, nous allons exploser !

L'un des terroristes avait placé près de la bouche du chauffage un sac plein de grenades.

— On ne sait jamais ce qui peut se passer avec ces trucs-là !

Wilhelm Jaworek, qui conduit le commando et ses otages vers leur avion, a quarante-sept ans et est déjà grand-père. Il s'est, comme l'équipage du DC9, porté volontaire pour cette mission.

L'un des terroristes, pour le rassurer, pousse avec condescendance le sac dans un autre coin ; Jaworek respire. Il n'a plus qu'à suivre les deux voitures de police qui lui ouvrent la route. Les Viennois n'ont pas encore d'autoroute pour aller jusqu'à Schwechat et le convoi serpente à travers une banlieue semi-industrialisée, couverte de neige. Jaworek conduit lentement : la chaussée est verglacée.

Deux autres voitures de police ont escorté l'ambulance transportant le terroriste blessé au ventre ; à ses côtés, tenant les bouteilles de perfusion qui ne le quitteront pas durant tout le voyage, un médecin kurde, le Dr Rawenduzi, qui s'est fixé à Vienne après avoir épousé une Autrichienne. Il a accepté d'accompagner « son » malade.

A l'heure où le bus fait son entrée sur l'aéroport, personne ne sait encore, mis à part Carlos et ses complices, dans quelle direction le DC9 s'envolera : Algérie, Libye, Yemen du Sud ? Depuis plusieurs années déjà, nombre de pays arabes soutiennent plus ou moins ouvertement le terrorisme anti-israélien et « anti-impérialiste »...

Le convoi s'est immobilisé près de la passerelle arrière du DC9. Deux des tueurs en descendent et montent à bord, pour inspecter l'avion... Les otages eux, n'arrivent plus à maîtriser leur curiosité. Les journalistes, maintenus à plusieurs centaines de mètres de distance, voient les rideaux s'agiter, des

visages apparaître pendant quelques secondes aux fenêtres. Les délégués de l'OPEP sont impatients d'embarquer.

Tout va bien. Le terroriste monté à bord pour inspecter l'intérieur du DC9 donne le signal du départ : les « passagers » montent la passerelle par petits groupes de sept ou de huit. A 9 heures, tout est fini. Carlos descend une dernière fois de l'avion ; avec son blouson de cuir, cadeau de Georges Habache, il a l'air d'être un touriste partant en vacances.

Le jeune homme tend la main au ministre de l'intérieur autrichien Rösch. Celui-ci, mû par un automatisme, répond par le même geste. Carlos s'excuse d'avoir été obligé d'impliquer l'Autriche dans cette affaire.

« On serre bien la main de Arafat et de Habache, expliquera le ministre pour justifier cette poignée de main historique. On a bien serré celle de Hitler et de Staline. Alors pourquoi ne pas serrer celle d'un terroriste. » Un raisonnement logique...

Le DC9 du « Bras de la Révolution Arabe » décolle à 9 heures 16. Dès que l'appareil a atteint son altitude de croisière, les terroristes ordonnent à l'équipage de piquer vers le sud, en direction de l'aérodrome de Maison Blanche à Alger.

Carlos est détendu et converse avec ses prisonniers.

— L'Algérie est une nation révolutionnaire. Nous ne pouvions pas refuser son invitation...

Le commandant Manfred Pollack et son copilote Otto Derold lui parlent en français ou en anglais. Le jeune homme s'exprime couramment dans ces deux langues, comme en espagnol, bien sûr, avec un accent vénézuélien prononcé, et en arabe...

Les ministres sont rassemblés à l'avant de l'avion. Le jeune terroriste blessé est allongé sur la dernière banquette du côté gauche de l'appareil. Le Dr Rawenduzi lui fait, toutes les 15 minutes, une piqûre pour soutenir son cœur. Au bout d'une heure, « Henry » se met à râler...

Dans la cabine de pilotage, Pollack et son adjoint tuent le temps en plaisantant. Carlos, toujours très courtois, ne